

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

L. VACHER

De la mortalité des enfants dans ses rapports avec l'impaludisme et avec le développement de l'industrie

Journal de la société statistique de Paris, tome 17 (1876), p. 204-212

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1876__17__204_0

© Société de statistique de Paris, 1876, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
<http://www.numdam.org/>

III.

DE LA MORTALITÉ DES ENFANTS DANS SES RAPPORTS AVEC L'IMPALUDISME ET AVEC LE DÉVELOPPEMENT DE L'INDUSTRIE.

(Premier article.)

Peu de questions ont été, depuis dix ans, l'objet d'autant de travaux et ont suscité autant de recherches que la mortalité des enfants en bas âge; elle a été étudiée en France et à l'étranger; elle a été discutée dans la presse, dans les sociétés savantes et dans les assemblées politiques. Malgré tant de travaux et tant de discussions, nous sommes loin d'être édifiés complètement sur la nature des causes qui produisent cette mortalité, ou du moins qui la font varier d'un pays à l'autre. Un seul point semble acquis au débat, c'est l'influence nocive de l'alimentation artificielle ou prématurée et du développement de plus en plus grand de l'industrie nourricière qui, en enlevant l'enfant à sa mère et l'éloignant du foyer domestique pour le confier à des mains mercenaires, aggrave considérablement les chances de mort du nouveau-né.

Nous savons que chaque année Paris envoie de vingt à vingt-cinq mille enfants en nourrice dans les départements limitrophes de Seine-et-Marne, de Seine-et-Oise,

Eure-et-Loir, Loiret, Yonne et Oise; nous savons également que la mortalité considérable qui pèse sur la population infantile de ces départements est due à la présence de cet élément flottant si terriblement éprouvé qu'on appelle le *petit Parisien*. Le même fait s'observe, quoique sur une moins grande échelle, pour les départements qui avoisinent les grands centres de population. Lyon envoie ses nourrissons dans l'Ain et la Savoie; Marseille, dans les Hautes et Basses-Alpes. Les *petits Lyonnais* et les *petits Marseillais* ne paraissent pas mieux traités que le *petit Parisien* par l'industrie nourricière, et contribuent à aggraver la mortalité des départements où elle s'exerce. C'est là une cause de mort bien étudiée, bien connue aujourd'hui et qui a motivé la loi de protection des enfants en bas âge, promulguée par l'Assemblée nationale.

Mais cette cause n'explique pas tout, et en dehors des dix ou douze départements qui avoisinent nos grands centres de population, il reste une catégorie nombreuse de départements pour lesquels la mortalité infantile présente des écarts considérables, écarts que la statistique a relevés, sans en rendre compte. Je me propose d'établir ici que ces variations de la mortalité peuvent s'expliquer, dans un grand nombre de cas, par deux causes différentes : l'impaludisme et le développement des industries qui accaparent la femme, notamment l'industrie textile. Arrêtons-nous à la première cause.

De l'Impaludisme.

Le premier fait qui frappe l'attention, quand on étudie la mortalité infantile en France, suivant les différentes saisons, c'est le grand nombre de décès qui surviennent pendant les mois d'été. La période estivale est constamment plus chargée que la période d'hiver. On a cru pouvoir expliquer ce fait en disant que la grande chaleur est préjudiciable aux enfants, ce qui équivaldrait à dire que, s'il meurt plus d'enfants en été qu'en hiver, c'est qu'il fait plus chaud dans la première saison. Mais la chaleur, en soi, n'est pas un agent défavorable à l'enfance; tout au contraire, et il faut chercher dans une autre cause l'explication de l'aggravation de mortalité qu'on observe chez les enfants pendant la période estivale.

Je vais montrer que cette mortalité est sous la dépendance de l'impaludisme, dont les effets se lient à ceux de la chaleur dans les pays, et le nombre en est considérable, où il existe des surfaces marécageuses. Villermé est le premier médecin, en France (1), qui ait porté son attention sur cette question de l'influence des marais sur la mortalité des enfants. Pour cette étude, il se servait de documents qu'il avait empruntés à la Hollande, le pays classique de l'impaludisme. Malheureusement, à cette époque la statistique n'avait pas atteint le degré d'exactitude que lui ont donné les efforts des administrations publiques et les travaux des statisticiens libres. On peut dire que Villermé a pressenti, affirmé cette influence nocive, plutôt qu'il ne l'a établie scientifiquement. Plus tard, Reinhardt, de Leipsick, reprenant les recherches de Villermé, a nié cette action des marais sur la vie des enfants en bas âge et traité les résultats du savant français d'illusions statistiques. Nous allons montrer que cette action est bien réelle, et que Villermé, bien que disposant de documents insuffisants, avait observé exactement et conclu d'une manière irréprochable.

Notre pays ne possédant aujourd'hui, pas plus que du temps de Villermé, aucune statistique sérieuse qui puisse éclairer la question qui nous occupe, c'est à l'étran-

(1) *Annales d'hygiène*, cahiers de janvier et avril 1834.

ger, et, comme lui, à la Hollande que je vais emprunter mes données. La Société néerlandaise pour l'avancement de la médecine a publié, il y a quelques années, un document statistique d'une grande valeur; c'est la carte mortuaire des Pays-Bas (1). Ce document consiste dans une série de tableaux numériques contenant les décès de la population par catégories d'âges et par provinces. Cette statistique est complétée par un ensemble de cartes provinciales, dans lesquelles la nature du sol, sa configuration et sa constitution géologique se trouvent représentées par un ingénieux système de lignes. Ce travail remarquable, qui est l'œuvre d'une association libre, embrasse vingt années, la période comprise entre 1841 et 1860. En ce qui concerne la mortalité infantile, elle a pour base un ensemble de 392,123 décès dans la première année de la vie, et comme terme corrélatif, 2,078,786 naissances.

Je vais mettre ici en parallèle deux provinces littorales, le Zeeland et le Zuid-Holland, constituées par des terrains bas, lesquels sont caractérisés par la présence de tourbes marécageuses (möraswen), reposant sur un sous-sol argileux et partant imperméable (zanderige klei). Nous allons les rapprocher de deux autres provinces non littorales, à sous-sol accidenté, et d'une constitution géologique différente, le Limbourg et la Drenthe, pays à sol perméable, exempt de surfaces marécageuses. Voici comment la mortalité se répartit entre ces deux groupes de provinces.

Provinces marécageuses.

	NAISSANCES vivantes (1841-1860).	NOMBRE de décès de 0 à 1 an.	DÉCÈS sur 100 naiss. vivantes.
Zeeland.	124,097	33,316	26.8
Zuid-Holland.	443,822	116,513	26.3

Provinces non marécageuses.

	NAISSANCES vivantes (1841-1860).	NOMBRE de décès de 0 à 1 an.	DÉCÈS sur 100 naiss. vivantes.
Limbourg.	122,006	16,915	13.8
Drenthe.	53,028	6,091	11.5

Nous avons eu soin de comparer les provinces présentant autant que possible les mêmes conditions économiques. Ce sont des régions exclusivement agricoles, du moins on n'y constate point la présence de ces industries qui, en accaparant la femme et rendant difficiles, parfois même impossibles, les conditions de l'allaitement, peuvent faire varier la mortalité infantile. On voit tout de suite que les deux provinces à marais présentent une mortalité plus que double de celle que l'on constate dans les deux autres provinces.

Nous n'avons donné dans le tableau précédent que les chiffres d'ensemble pour chaque province; mais si l'on consulte l'atlas mortuaire et qu'on suive sur la carte les relevés mortuaires relatifs à chaque commune, on est frappé de l'accroissement que prend la mortalité dans les localités situées sur les atterrissements limoneux de la Meuse qui forme, comme on sait, à son embouchure, d'innombrables deltas constitués par des terrains d'alluvion et dont chacun devient en été, sous l'influence de la chaleur, un foyer d'émanations pestilentielles. L'île de Walcheren, célèbre par le débarquement des Anglais en août 1809, campagne dans laquelle ils perdirent sur ce seul point plus de 9,000 hommes de la fièvre (2), l'île

(1) *Sterfte Atlas van Nederland.* — Amsterdam, in-folio, 2 fascicules.
 (2) Thiers, *Histoire de l'Empire.* Livre XVIII : Talavera et Walcheren.

de Walcheren nous donne une proportion de 29.4 décès infantiles sur 100 naissances. L'île de Beveland, qui n'en est séparée que par un étroit canal, perd 26.7 pour 100 enfants.

Dans le Zuid-Holland, on trouve plusieurs communes rurales, perdues au milieu des anastomoses de la Meuse, où la mortalité infantile est encore plus considérable. La commune de Westmaas, avec une population de 1,420 habitants, présente 36.9 décès infantiles pour 100 naissances; Zuid-Beveland, avec une population de 780 habitants, a pour indice 37 p. 100; à Ouderhoorn, les décès infantiles s'élèvent au chiffre de 42.3 pour 100 naissances, et cependant là, comme ailleurs, comme dans le reste de la Hollande, les mères nourrissent leurs enfants, ainsi qu'il résulte d'une communication écrite de M. Van Baumhauer, directeur de la statistique néerlandaise à La Haye.

Je noterai en passant ces deux faits que la proportion des mort-nés est d'un tiers plus considérable dans les provinces soumises à l'influence nocive des marais que dans les autres provinces. Il semblerait que l'impaludisme étende son action jusque sur la vie intra-utérine. Second fait, la mortalité de l'adulte est constamment plus considérable dans les provinces marécageuses, résultat conforme aux observations faites en d'autres pays : la mortalité à tous les âges est presque toujours très-élevée dans les pays où la mortalité infantile est considérable. Ce sont là deux faits connexes qui se développent parallèlement et dont l'un sert de mesure à l'autre; comme l'a exprimé sous une forme saisissante le docteur Playfair, la mortalité de l'enfant est, en chaque lieu, une sorte de baromètre de l'atmosphère physique et sociale ambiante (1).

Il nous resterait à établir que cette grande mortalité infantile dans les provinces à marais s'observe surtout dans la saison estivale, au moment où les émanations palustres, sous l'influence de la chaleur, acquièrent le plus haut degré d'intensité. Malheureusement l'atlas mortuaire de la Hollande ne nous fait point connaître la distribution mensuelle des décès. C'est là une lacune bien regrettable dans ce remarquable travail. Le docteur Lombard (de Genève), un des hommes qui ont le mieux étudié la question de l'influence des climats sur la mortalité, s'appuyant sur des documents que nous n'avons pu nous procurer, nous apprend dans ses *Réflexions sur l'éducation physique des enfants*, qu'à partir du premier mois de la vie, les décès d'enfants en Hollande sont constamment plus nombreux dans les mois chauds que dans les mois froids.

Je vais étudier maintenant la distribution des décès infantiles par mois dans notre pays, en considérant la période 1853 à 1861 : les relevés ci-dessous comprennent la France entière moins la Seine.

Mortalité des enfants de 0 à 1 an en France.

	Janvier.	Février.	Mars.	Avril.	Mai.	Jun.	Juillet.	Août.	Septembre.	Octobre.	Novembre.	Décembre.	Total.
1853. . .	11,712	13,102	14,367	11,675	10,238	9,273	9,728	11,757	11,572	10,051	9,062	10,928	123,465
1854. . .	11,873	11,315	12,028	10,640	10,546	9,905	12,906	19,119	20,513	15,892	11,195	10,431	156,163
1855. . .	13,855	12,514	13,193	12,091	10,466	9,812	10,554	14,374	16,625	14,358	10,488	11,038	149,868
1856. . .	11,577	11,889	12,336	10,958	10,658	10,023	11,890	20,015	17,234	12,008	10,879	10,873	150,340
1857. . .	13,393	12,696	12,944	11,192	10,278	9,627	13,914	21,257	20,621	16,058	11,163	11,162	164,395
1858. . .	14,858	13,857	15,053	12,210	11,152	11,709	13,013	15,427	14,786	13,948	12,142	11,897	160,052
1859. . .	15,006	13,379	14,382	13,300	12,258	13,085	25,980	31,952	22,287	16,672	12,410	12,730	203,941
1860. . .	12,281	14,185	14,227	12,415	10,968	9,566	10,718	10,878	10,962	10,190	9,540	10,479	136,438
1861. . .	13,853	12,263	13,477	12,734	12,210	12,217	15,517	25,640	22,348	16,794	12,192	11,011	180,256
Total . .	118,198	115,200	122,507	107,245	98,774	95,216	124,220	170,419	156,948	125,871	99,071	100,549	1,484,318

(1) Congrès des sciences sociales à Glasgow. Séance du 6 octobre 1874.

Pour donner une idée plus nette des variations mensuelles de la mortalité, nous avons déduit du tableau précédent un autre tableau plus simple, c'est celui de la répartition de 1,200 décès infantiles dans chacun des mois de la période 1853 à 1861, chaque mois étant ramené à une durée uniforme de trente jours.

Répartition mensuelle de 1,200 décès infantiles.

Janvier.	Février.	Mars.	Avril.	Mai.	Juin.	Juillet.	Août.	Septembre.	Octobre.	Novembre.	Décembre.
97	104	101	91	81	80	102	140	133	104	84	83

On peut s'étonner, à première vue, que le mois de septembre qui est moins chaud que celui de juin, présente cependant une mortalité plus considérable. Il n'en saurait être autrement, étant admises les conditions dans lesquelles se produit l'impaludisme : c'est un fait d'observation que la fièvre ne se développe dans une localité avoisinant un étang, que lorsqu'une certaine étendue de surface marécageuse, d'abord immergée, est mise à sec, et qu'ainsi les herbages et autres substances organiques macérées entrent en putréfaction, à l'air libre, sous l'influence des rayons du soleil.

Tant que ces substances sont recouvertes par les eaux, les émanations paludéennes sont nulles ou insignifiantes, il n'existe que peu ou point de traces de manifestations endémiques. L'évaporation provenant des surfaces marécageuses est en raison de l'élévation de la température et de la persistance de la chaleur, ou, ce qui revient au même, de la somme des températures, ou des quantités de chaleur accumulées dans le sol. Même avec une température élevée, les terrains marécageux sont bien souvent encore recouverts d'eau à la fin de juin ; ce n'est qu'à partir du mois de juillet, comme le montrent les observations d'épidémies, que les effets de l'évaporation commencent à se faire sentir avec intensité et se prolongent encore après cette époque. C'est d'ailleurs ce que nous établirons par des chiffres précis, en étudiant les conditions météorologiques des quatre mois d'été.

En étudiant la mortalité suivant les mois et d'année en année, on est frappé du grand nombre de décès infantiles observés pendant les étés des années comprises dans la période 1855 à 1861. Je me borne à considérer ces années, parce qu'elles sont exemptes des épidémies de choléra qui pèsent sur d'autres années de la série 1853 à 1861. Mais la plus remarquable par la proportion élevée des décès est certainement l'année 1859, pendant laquelle le nombre des décès infantiles s'est élevé, en juillet, à 25,980 et en août à 31,952, chiffres qui n'ont jamais été atteints en France, aussi haut que l'on remonte dans les relevés mortuaires de notre pays. Par contre, on remarque la faible mortalité estivale de 1860 où le nombre des décès a été moitié moindre de celui des décès constatés en 1859.

Je vais établir par les relevés de la météorologie de notre pays, que les effets de l'impaludisme ont été favorisés par des chaleurs estivales extraordinaires et que 1860 a été au contraire une année exceptionnellement froide, circonstance qui empêche ou atténue les effets de la fermentation paludéenne. L'année 1859, en particulier, a été exceptionnellement sèche ; on a vu, à Paris, le niveau des eaux de la Seine, à l'échelle du pont Royal, descendre à 60 centimètres au-dessous de l'étiage, c'est-à-dire au niveau des plus basses eaux observées à Paris depuis 1719 ; le débit de l'aqueduc d'Arcueil, qui est en moyenne de 760 mètres cubes d'eau par jour, dans les années normales, était tombé à 240 mètres cubes dans l'été de

1859. On se demande quels effets peuvent produire, sur des surfaces marécageuses, des températures capables d'exercer une pareille influence sur les eaux courantes et la nappe souterraine.

Comme vice-président de la Société météorologique de France, j'ai pu consulter et dépouiller l'immense collection des observations météorologiques qui sont faites sur un grand nombre de points de la France. J'ai fait un choix parmi ces observations, ne retenant que celles qui présentaient des garanties suffisantes d'exactitude. Pour mettre un peu d'ordre dans les recherches, j'ai divisé la France en trois régions, septentrionale, centrale et méridionale. J'ai choisi un certain nombre de stations réparties uniformément sur toute la surface de la France, de manière à obtenir les conditions météorologiques moyennes de chaque région. Je ne donnerai ici que les relevés relatifs aux sept années 1855 à 1861, et pour la saison estivale seulement. La moyenne des températures des trois régions a servi à former celle de la France entière; la somme des températures mensuelles est obtenue en multipliant par 30 la température moyenne du mois.

Températures moyennes pour toute la France.

ANNÉES.		JUIN.	JUILLET.	AOUT.	SEPTEMBRE.	TOTAL et moyenne.
1855	{ moyenne . . .	16°6	19°6	20°1	16°9	18°4
	{ somme . . .	498°	588°	603°	507°	2,196°
1856	{ moyenne . . .	17°7	19°1	21°1	15°4	18°8
	{ somme . . .	531°	573°	633°	462°	2,199°
1857	{ moyenne . . .	18°3	21°6	20°7	18°1	19°7
	{ somme . . .	549°	648°	621°	543°	2,361°
1858	{ moyenne . . .	21°0	19°3	19°1	18°2	19°4
	{ somme . . .	630°	579°	573°	546°	2,328°
1859	{ moyenne . . .	18°6	24°	21°8	16°7	20°3
	{ somme . . .	558°	720°	655°	501°	2,434°
1860	{ moyenne . . .	16°9	18°4	18°	15°2	17°1
	{ somme . . .	507°	552°	340°	456°	2,056°
1861	{ moyenne . . .	19°2	19°3	21°5	16°8	19°2
	{ somme . . .	576°	579°	645°	504°	2,304°

Températures moyennes estivales:

ANNÉES.	TEMPÉRA- TURE moyenne.	SOMME des températures mensuelles.	DÉCÈS de 0 à 1 an. Période estivale.
1855	18°4	2,196°	51,365
1856	18°8	2,199°	59,162
1857	19°7	2,361°	65,419
1858	19°4	2,328°	51,975
1859	20°3	2,434°	93,304
1860	17°1	2,055°	42,123
1861	19°2	2,304°	75,722

On voit que les variations de la mortalité estivale chez les enfants suivent assez fidèlement celles de la température moyenne.

En 1859, la température comme la mortalité atteint son maximum, tandis que l'année 1860 est marquée par un minimum de la température et de la mortalité. Si l'on ne considère que les températures moyennes des deux années, qui sont respectivement 20°3 et 17°1, on voit que l'écart n'est que de 3°2, mais cet écart est énorme,

au point de vue des effets de la chaleur. Pour en donner une idée, je citerai ce fait que la température moyenne de Paris est de 10°8; celle de Soissons est de 10°3; l'écart n'est que d'un demi-degré et cet écart suffit pour expliquer comment le raisin, qui mûrit en exposition libre à Paris, ne mûrit plus à Soissons. Quelques dixièmes de plus ou de moins dans la température moyenne, ou, ce qui revient au même, quelques degrés de différence dans les sommes des températures diurnes, suffisent pour produire des effets mécaniques ou physiologiques très-différents. Par exemple, M. de Gasparin, membre correspondant de l'Institut, qui observait à Orange en 1859 et 1860, a constaté le fait suivant : la quantité de pluie tombée à Orange de mars à septembre 1860 est de 607 millimètres, et la quantité d'eau évaporée à la surface du sol, dans le même temps, est de 727 millimètres. En 1859, le pluviomètre accuse une hauteur de pluie de 384 millimètres, tombée presque tout entière en mars et juin; juillet n'a eu que 5 millimètres et août 2 millimètres d'eau; l'évaporomètre, pour la période de mars à septembre 1859, accuse une quantité d'eau évaporée à la surface du sol atteignant 1,190 millimètres. On s' imagine facilement quels effets a dû produire cette puissance d'évaporation de la chaleur solaire, pendant l'été de 1859, en s'exerçant sur les plaines marécageuses du midi de la France. Des hectares de terrain submergés peuvent, dans de telles conditions, être découverts en quelques semaines et devenir la source d'immenses foyers pestilentiels.

Il nous resterait maintenant à étudier l'influence de l'impaludisme sur la mortalité de l'enfance dans chaque département. Malheureusement l'élément indispensable pour une semblable étude nous fait complètement défaut : nous ne possédons pas de statistique suffisamment exacte des surfaces marécageuses en France. Il existe à la vérité un état officiel des étangs et des rivières de France, qui a été publié il y a plus de trente ans par les auteurs de la *Statistique générale de la France*. Mais ce document ne mérite pas une confiance bien grande, du moins pour la question spéciale de l'impaludisme, et on ne peut songer à l'utiliser. En effet, cette statistique confond dans un même relevé les marais proprement dits et même les terres incultes ou landes avec les nappes d'eau, qui ne sont pas toujours une cause d'insalubrité pour une contrée. Qui ne sait, par exemple, que l'Écosse, la Suède, la Norvège et la Suisse, où la nature a multiplié les lacs, sont des pays extrêmement salubres et à faible mortalité infantile. Une nappe d'eau peut être, suivant les cas, très-salubre ou très-insalubre pour la population qui habite dans son voisinage; cela dépend de la manière dont se fait sur les bords la séparation de la terre et de l'élément liquide. Si les bords sont secs et sans atterrissements limoneux, comme cela a lieu en Suisse et en Suède, la nappe d'eau contribue à la salubrité du pays. Elle est au contraire une cause d'insalubrité, quand les bords marécageux sont alternativement découverts et recouverts par les eaux, comme c'est le cas de nos lacs et étangs du midi et de l'ouest de la France.

Le document publié par le ministère de l'agriculture classe au second rang, au point de vue des surfaces marécageuses, le département de la Loire-Inférieure, qui contient, comme on sait, le lac de Grand-Lieu, qui est le plus étendu de toute la France. Or, le département de la Loire-Inférieure, si l'on en excepte la zone littorale qui borde l'Océan, est un des départements où l'impaludisme fait le moins sentir ses effets. Malgré la circonstance toujours aggravante de la présence, dans ce département, d'une forte agglomération urbaine, celle de Nantes, la Loire-Infé-

rière ne donne que 14.1 décès infantiles pour cent naissances. La statistique officielle ne fournit aucune donnée sur les marais de la Corrèze; et cependant c'est un des départements où l'impaludisme fait le plus de victimes. J'ai étudié pendant plusieurs années sur place les effets de l'intoxication palustre, et je vais donner en quelques mots les résultats de mon observation.

J'avais été frappé du contraste qui existe, au point de vue de la mortalité infantile, entre ce département et le département limitrophe de la Creuse : la Creuse ne perd que 11.5 enfants sur 100, tandis que la Corrèze en perd 16.5; et cependant la Corrèze, comme la Creuse, est un département agricole, sans autre industrie que celle de la manufacture d'armes de Tulle, qui n'occupe que la population virile; et cependant dans la Corrèze, comme dans la Creuse, les mères nourrissent généralement leurs enfants, mais il y a, dans la Corrèze, une cause d'insalubrité permanente qui n'existe pas dans la Creuse, ou qui existe dans un degré très-atténué, c'est la présence de surfaces marécageuses dans les deux arrondissements de Tulle et d'Ussel. J'ai pu étudier pendant les étés de 1870, 1871, 1872 et 1873 les effets de l'impaludisme dans un des cantons de la Corrèze, le canton de Treignac, qui est certainement un des plus éprouvés de ce département.

La population de ce canton diminue au lieu d'augmenter, par suite de l'excédant très-faible, il est vrai, mais régulier, des décès sur les naissances : elle était de 13.785 il y a trente ans, elle est aujourd'hui de 12.937. L'épidémie palustre règne tous les étés dans six communes de ce canton. L'étendue des surfaces marécageuses dans ces six communes, d'après mon évaluation personnelle, est d'environ quarante hectares. Je ne pourrai pas donner un relevé rigoureux des personnes atteintes chaque année par cette endémie, mais on en jugera par ce fait que la consommation annuelle de sulfate de quinine s'élève à 3,992 grammes, ce qui, au prix de 1 fr. 25 c. le gramme, fait ressortir la dépense moyenne, pour ce médicament fébrifuge, à 5,090 fr. par an.

L'intoxication palustre atteint tous les âges indistinctement, mais dans l'enfant elle revêt un caractère remarquable; tandis que les adultes présentent le type franchement intermittent, avec les symptômes classiques que nous n'énumérerons pas, chez l'enfant en bas âge, jusqu'à trois ou quatre ans, j'ai toujours observé le type rémittent. J'ajoute que l'entérite est la règle invariable dans cette forme de l'impaludisme. Dans un village de vingt feux, placé au voisinage d'un marais, j'ai visité dans l'été de 1874 douze malades atteints de cette affection presque à la même époque, au commencement de septembre; dans un seul ménage, le père, la mère et deux petits enfants, dont un âgé de quinze mois, se trouvaient atteints en même temps, et tandis que la fièvre était rémittente chez l'un des enfants, le plus jeune, elle était intermittente chez les autres malades.

En l'absence d'une bonne statistique des marais en France, nous avons une source précieuse d'informations dans la collection des rapports de l'Académie de médecine sur les épidémies estivales. Les départements qui se trouvent mentionnés le plus fréquemment dans les rapports, comme ceux où sévit endémiquement la dysenterie ou entérite d'été, sont : l'Allier, la Charente-Inférieure, Eure-et-Loir, le Gard, le Morbihan, les Bouches-du-Rhône, Vaucluse, etc. Ce sont là, en général, les départements qui fournissent les contingents mortuaires les plus élevés dans les années sèches et chaudes. L'Aisne, où nous savons d'ailleurs qu'existe le redoutable marais de la Courelle, qui a une étendue de plus de 5,000 hectares, a eu, en

1859, 4,154 décès infantiles, tandis que la moyenne annuelle est de 2,988 décès. Dans l'Allier, la mortalité a monté de 1,551, qui est le chiffre moyen, à 2,194; dans la Charente-Inférieure, de 1,620 à 2,527.

Dans les départements de l'ancienne Bretagne, on trouve de nombreuses surfaces marécageuses dont l'influence se fait sentir sur la population. M. Kergaradec, rapporteur des épidémies de 1864, a consigné dans son rapport à l'Académie l'extrait suivant du docteur Benoit, de Guingamp. Notre confrère, dit le rapporteur, habite un pays où la dysenterie est endémique; elle s'y déclare à la fin d'août et se continue dans l'automne.

En septembre 1856, une épidémie de dysenterie éclata dans le canton de Châteauneuf-du-Faou, voisin d'un terrain marécageux de 2,000 hectares, appelé le marais Saint-Michel, un peu au nord de Châteaulin. Ces marais, entourés de montagnes, sont transformés l'hiver en une sorte de lac par les pluies torrentielles, qui ne trouvent pas d'écoulement. Au retour de la chaleur, l'évaporation met à découvert ce vaste terrain, d'où s'exhalent alors des miasmes infects qui en rendent le voisinage extrêmement dangereux; les vents transportent au loin le miasme, et la fièvre sévit sur deux ou trois départements limitrophes de ce marais. En 1857, l'arrondissement de Lorient et celui de Loudéac furent envahis par l'épidémie de dysenterie; plus de 30,000 personnes furent atteintes, dont 5,000 périrent.

Nous ne voulons pas dire que toutes les formes d'entérites observées chez l'enfant sont dues à la cause que nous signalons; l'alimentation prématurée du nouveau-né entre pour une bonne part dans le développement de cette affection. Mais nous croyons que l'impaludisme est une cause au moins aussi fréquente des diarrhées épidémiques qui sévissent en été et en automne, affections qu'on a injustement portées au compte de l'allaitement artificiel, puisqu'on les observe dans les pays marécageux où les mères allaitent les enfants.

D^r L. VACHER,
député de la Corrèze.
